

Les relations méconnues du capitaine Jean Vérines, commandant le détachement de gendarmerie de la Réunion

avec l'émir du Rif Abd-El-Krim
(10 octobre 1926 - 4 août 1937)

par Gérard Cabry (octobre 2024)

D'après le témoignage, les documents, les photographies et les archives du colonel (CR) Guy Vérines, fils du capitaine Jean Vérines.



Le capitaine Jean Vérines commandant le détachement de gendarmerie de la Réunion du 3 février 1924 au 4 août 1937 (Collection privée de Guy Vérines).



L'Émir du Rif Abd-el-Krim exilé à la Réunion le 10 octobre 1926 (Photo collection privée de Guy Vérines)

À part dans l'île de la Réunion peu de personnes ont entendu parler des relations de l'Émir du Rif Abd-el-Krim avec le capitaine Jean Vérines commandant le détachement de gendarmerie de la Réunion. Mais comment l'officier de gendarmerie Jean Vérines et Mohamed Ben Abd-el-Krim El Kattabi, leader de la lutte anticoloniale au Maghreb, exilé par les autorités françaises à la Réunion, sont devenus de véritables amis et confidents ? L'article ci-après en décrit l'histoire.

Au cœur de la vieille province du Limousin, Brive-la-Gaillarde peut se flatter d'un passé ancien, pour ne pas dire antique : Gondowald, fils de Clotaire I^{er}, s'y fit couronner en 585, ouvrant ainsi un cycle historique marqué par les événements et les hommes. L'église Saint-Martin, les vieilles maisons moyen-âgeuses, tout comme les hôtels du XVIII^e siècle sont autant de témoins superbes d'autrefois. C'est là que naquit, dans les toutes dernières années du XIX^e siècle, le 16 avril 1894, un enfant que rien ne prédisposait, à l'origine, à une carrière des armes : Jean Vérines, fils d'un modeste comptable, mais issu d'une ancienne lignée paysanne languedocienne.

La « Belle époque » ne l'a réellement été que pour une frange très étroite de la population française d'avant-guerre : la jeunesse de Jean Vérines, elle, est difficile. Il est à peine âgé de onze ans lorsque son père meurt en 1905, laissant, outre Jean, un fils de treize ans et une fille de seize. Les deux garçons doivent se mettre à travailler pour assurer la vie de la famille. Jean devient un adolescent bien découplé - il mesure 1,82 m – et il se révèle rapidement un passionné de sport. Toutes les disciplines l'attirent : gymnastique, saut en hauteur, escrime, rugby, qu'il pratique fougueusement au sein de l'équipe de la Jeunesse Sportive Briviste.



L'équipe de rugby de la Jeunesse Sportive Briviste en 1913-1914. Debout, premier à gauche Jean Vérines

Allié à la rude école de la vie, le sport va lui donner la résistance et le caractère qui se révéleront tout au long de son existence. Les épreuves l'attendent. La première est celle de la guerre. Elle éclate le 3 août 1914. Jean Vérines a vingt ans.

Le 7 septembre 1914 il rejoint le régiment de Brive, le 126^e d'Infanterie, et il apprend les premiers rudiments de ce que va devenir pour lui le métier des armes. Le 126^e reste pour l'instant

en Corrèze et c'est là que Jean Vérines conquiert ses premiers grades. Nommé caporal le 28 décembre 1914, il reçoit quelques jours plus tard, au seuil de la nouvelle année 1915, le 2 janvier, les galons de sergent.

Le voilà sous-officier en moins de quatre mois. Il a déjà fière allure dans l'uniforme bleu horizon à pantalon garance. Le sergent Vérines affronte le feu au sein du 147^e régiment d'infanterie. Il est blessé pour la première fois aux Eparges, le 16 juin 1915. Jean Vérines est cité à l'ordre de l'armée et la croix de guerre avec palme dorée lui est décernée. Après une longue convalescence, c'est le départ pour Saint-Maixent, où il est admis comme élève. Il est nommé aspirant le 21 avril 1916.



Jean Vérines, jeune sergent à Brive au 126^e R.I., janvier 1915



À Saint-Maixent le 20 février 1916

Après plusieurs mois d'études, il rejoint son régiment en pleine bataille de Verdun qui fait ensuite mouvement en Picardie, près de Péronne. Le 4 septembre 1916, dans le village de Berny en Santerre, les soldats du 147^e sont pris sous le feu des allemands. En l'absence d'officiers blessés ou morts, l'aspirant Vérines en prend le commandement. Après trois jours de lutte acharnée, Berny

reste aux Français. Jean Vérines reçoit sa seconde citation et le 18 septembre il est nommé sous-lieutenant. Pour lui cette promotion marque un tournant décisif dans sa vie.

En 1917, son régiment arrive dans la région de Berry-au-Bac, à dix kilomètres à l'Est du célèbre Chemin-des-Dames. Le 29 avril, le sous-lieutenant Vérines est, avec ses hommes, à Sapigneul, petit village situé au bord de l'Aisne, à l'orée d'une forêt. Si le sous-sol est miné, le front est relativement calme, mais, régulièrement, des guetteurs des deux camps tirent sur tout ce qui paraît anormal. Ce jour-là, cependant les allemands s'agitent. C'est l'alerte et Vérines sort de son poste pour se rendre compte de la situation avant de donner ses ordres. Il se hisse légèrement de la tranchée pour observer « les gens d'en face », comme il est coutume de les appeler. À cet instant précis, un guetteur allemand l'aperçoit, épaulé et tire. La balle allemande l'atteint à l'œil droit. Vérines s'effondre. La blessure est terrible. L'œil est énuclé, la balle ressortant entre l'œil gauche et le sommet du nez. Le choc est tel que Vérines va rester aveugle trois mois durant ; il se rétablit mais perd la vision de l'œil droit. Il est à nouveau cité à l'ordre de l'armée. Troisième citation de guerre pour ce jeune officier, qui, déjà vieux soldat, devient dès lors, une « gueule cassée ». Vérines est évacué, partant pour une longue convalescence. Sapigneul sera entièrement détruit. De ce village, il ne reste aujourd'hui qu'un pan de mur sur lequel une plaque rappelle qu'ici, autrefois, était un village français, pour la défense duquel sont tombés Français, Russes et Britanniques.



Le 28 janvier 1918, Jean Vérines est fait chevalier de la Légion d'Honneur et le 18 septembre, il est promu lieutenant

Le 28 janvier 1918, Vérines est fait chevalier de la Légion d'Honneur et quelques mois plus tard, le 18 septembre, il est promu lieutenant. La guerre terminée, Vérines n'envisage pas d'autre avenir que celui de servir la France. Officier il l'est, officier il restera. Il est en quelque sorte entré en religion, quatre ans de guerre lui ayant révélé sa vocation. Sa blessure à la face lui interdit cependant de rester dans l'infanterie, celle que l'on a appelé avec juste raison « la reine des batailles ». Jean Vérines réfléchit, puis se décide et demande à être versé dans la gendarmerie nationale.

Après un stage de 6 mois à l'école des officiers de gendarmerie à Versailles du 30 juin au 25 décembre 1919, le lieutenant de gendarmerie Jean Vérines va prendre ses nouvelles fonctions à Saint-Jean-d'Angély, en Charente Maritime où il prête serment devant le tribunal de 1^e instance le 11 février 1920. Serment traditionnel de l'Arme qui consacre officiellement celui qui le prononce : « [...] Je jure d'obéir à mes chefs en tout ce qui concerne le service auquel je suis appelé, et, dans l'exercice de mes fonctions de ne faire usage de la force qui m'est confiée, que pour le maintien de l'ordre et l'exécution des lois [...] ».

Saint-Jean-d'Angély n'est pour lui qu'un très court passage. On se bat encore au Levant, et Vérines est affecté pour deux ans à la Prévôté de l'Armée d'Orient, dans laquelle il sert de



Le capitaine de gendarmerie Vérines à la Réunion après avoir servi à Saint-Jean-d'Angély et pendant deux ans à la Prévôté de l'armée d'Orient à Istanbul (Turquie).

novembre 1920 à mai 1922. Il revient de ce séjour pour rejoindre la compagnie de gendarmerie de Rochechouart, dans la Haute-Vienne. Enfin, en novembre 1923, il est désigné pour la Réunion. Après une longue traversée, il rejoint son poste, à Saint-Denis de la Réunion, le 3 février 1924. Il va, hors, un court séjour en France de mai à novembre 1929, y rester treize années. Située fort loin de la France, au cœur de l'Océan Indien, l'île de la Réunion, que l'on appelait sous la monarchie l'île Bourbon, n'était pas encore à l'époque un département français. C'était alors une colonie, dirigée par un Gouverneur qui « régnait » assisté par quelques fonctionnaires et officiers, sur quelques 150 000 habitants. Île volcanique, aux massifs montagneux entourés de plaines alluviales, la Réunion est soumise à un climat tropical typique de ces régions éloignées à l'autre bout du monde. C'est dans la «

capitale », Saint-Denis, qui est aussi le siège de l'évêché, que Vérines s'installe dès son arrivée. Tout de suite, il s'attache à connaître le territoire, ses habitants. Fin psychologue, il s'efforce de prévoir les réactions des Réunionnais, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent et cette faculté lui permet de remplir parfaitement son rôle. La gendarmerie de la Réunion se compose d'un détachement d'une centaine d'hommes commandé par un capitaine, assisté d'un lieutenant.

L'existence d'un gendarme à la Réunion n'était ni plus difficile, ni plus facile qu'ailleurs ; l'île ayant, comme partout ailleurs, son contingent de truands et de mauvais garçons. Les périodes les plus délicates seront celles des grèves et surtout des élections. Pour lors, le lieutenant, bientôt

capitaine (1^{er} janvier 1928) Vérines prend la mesure de son poste. Il va très vite, surtout après sa nomination à la tête du détachement en tant que capitaine, se révéler pour le Gouverneur un précieux conseiller de par sa connaissance profonde du milieu réunionnais. Il fréquente tous les notables dont il gagne l'estime et la confiance, mais il compte également de nombreux amis chez les représentants des travailleurs, syndicalistes ou non. Et, cette nécessité de communication constante avec les habitants, il sait l'inculquer à tous ses subordonnés, ce qui lui permet, compte tenu du grand nombre de postes disséminés à travers l'île, de disposer d'un efficace réseau de renseignements. Cela se révèle fort utile pour prévoir à l'avance les difficultés susceptibles de surgir ici ou là et de prendre ainsi toutes dispositions nécessaires. Trois mois après son arrivée, Vérines se fait déjà remarquer par son sang-froid, son zèle et son autorité, en assurant le maintien de l'ordre au cours d'une période électorale agitée. Quelle que soit l'époque, les élections étaient à la Réunion l'occasion de troubles parfois graves.



caserne de Pierre.
 La caserne Saint-Pierre à l'île de la Réunion. Dès son arrivée à la Réunion le 3 février 1924, le lieutenant Jean Vérines s'attache à connaître les habitants mais aussi ses subordonnés avec leurs familles.

Son séjour à la Réunion va être marqué par l'arrivée de l'Émir du Rif Abd-el-Krim et sa famille dont il s'est vu confier la surveillance dès le 10 octobre 1926. Si la Réunion se souvient de l'exil de l'ex-empereur d'Annam Duy Than déposé en 1916 et ses fils Vinh San et Vinh Soon, qui se souvient que l'île accueillait un autre exilé politique à la même période : Mohamed Ben Abdelkrim El Khattabi ? Ce leader de la lutte anticoloniale au Maghreb avait été exilé par les autorités françaises, bien que le Maroc soit alors sous protectorat espagnol.

Né en 1882 à Ajdir dans la région du Rif au Maroc, il est le fils d'un juge (cadi) qui cherche à développer cette région parmi la plus pauvre du pays. Mohamed va ainsi faire ses études dans des

zaouïat (écoles coraniques) traditionnelles et des écoles espagnoles, puis à l'université Al Quaraouiyine à Fès (où il a pour professeur Al-Kattānī et deviendra un adepte du sufisme, notamment issu de la Tariqa Derkaouiyya) et enfin à l'université de Salamanque où il étudie le droit pendant trois ans. Ensuite il devient juriste au bureau indigène de Mellila, enclave espagnole, et journaliste au télégramme du Rif. D'abord favorable à une coopération avec les Européens pour sortir la oumma (communauté musulmane) de « l'ignorance » et du « sous-développement, il va définitivement s'opposer à la domination espagnole à partir de 1915. Il sera emprisonné pendant onze mois et radié de ses fonctions.

De retour dans sa ville natale, il tente de fédérer les tribus rifaines afin de fonder une République du Rif indépendante. En 1921, il s'impose face aux espagnols lors de la bataille d'Anoual. La victoire d'Anoual a un retentissement dans le monde entier et, fort de son succès, l'Émir proclame, en 1922, la République confédérée des tribus du Rif. Cette République a un impact crucial sur l'opinion internationale, car c'est la première République issue d'une guerre de décolonisation au XX^e siècle. Il crée un parlement constitué des chefs de tribus qui élit un gouvernement. Imprégné des idéaux de progrès et de républicanisme, Abd-el-Krim promulgue des réformes modernes. Considérant par ailleurs le cannabis comme *haram*, il est « le seul à avoir presque réussi à interdire (sa) production traditionnelle dans le Rif depuis le VII^e siècle.

En 1924, l'Espagne retire ses troupes dans ses possessions le long de la côte marocaine, sur la Méditerranée, la France, qui a des prétentions sur le Rif méridional, se rend compte que laisser une autre puissance coloniale se faire vaincre en Afrique du Nord par des indigènes créerait un dangereux précédent pour ses propres territoires, et entre dans le conflit. Tentant de joindre toutes les forces vives marocaines pour constituer le noyau d'un mouvement de libération marocain préalable à un vaste mouvement de décolonisation, Abd-el-Krim demande au Sultan Moulay Youssef de rallier sa cause. Mais celui-ci, sous l'influence de la résidence générale française à Rabat, refuse de lutter contre les puissances coloniales. Dès lors, jugeant le Sultan illégitime, Abd-el-Krim se proclame commandeur des croyants et selon le premier résident français au Maroc, le général Lyautey : « Abd-el-Krim est considéré ouvertement comme le seul et unique Sultan du Maroc depuis Abdelaziz, vu que Moulay Hafid a vendu le pays à la France par le traité du Protectorat et que Moulay Youssef est seulement un fantoche entre mes mains ». L'entrée de la France en guerre ne se fait pas attendre, mais sous la pression de l'opinion politique aussi bien européenne qu'internationale rend la tâche plus ardue et conduit au renvoi du résident général, le maréchal Lyautey.

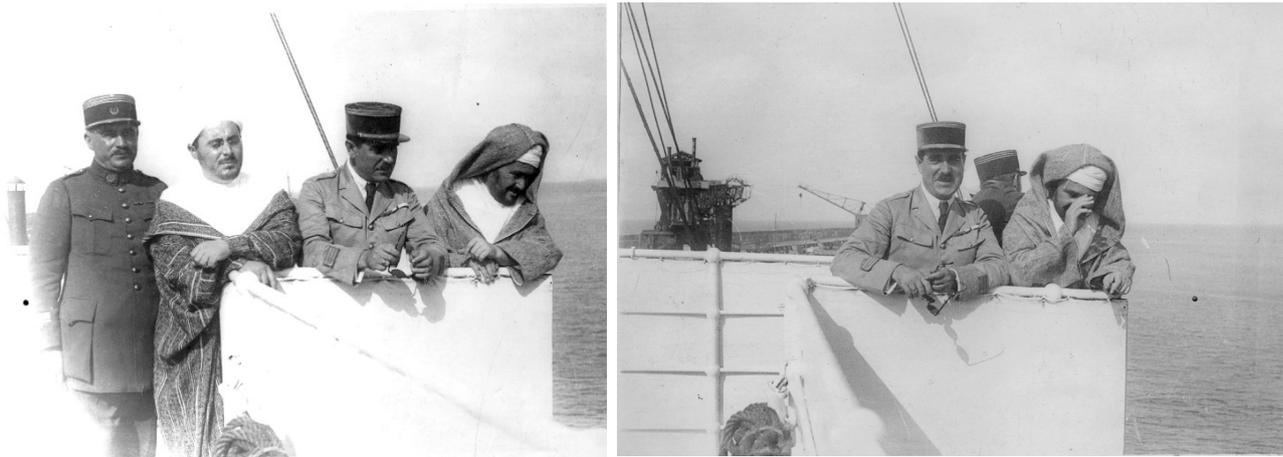
À partir de 1925, Abd-el-Krim combat les forces françaises dirigées par le maréchal Pétain, composées de 200 000 hommes et une armée espagnole commandée personnellement par le

général Primo de Rivera, soit un total de 500 000 soldats, qui commencent des opérations contre la République du Rif. Le combat intense dure une année et aboutit à la victoire des armées française et espagnole contre les forces d'Abd-el-Krim. Redoutant l'emploi d'obus à *ypérite* Abd-el-Krim se rend aux Français comme prisonnier de guerre le 26 mai 1926 à Tizi Mourène. En dépit de cette reddition, les armées espagnoles feront usage de gaz de combat contre des villages tenus par les rebelles. Ainsi, dès 1926, des avions munis de gaz moutarde bombarderont des villages entiers, faisant des Marocains du Rif les premiers civils gazés massivement dans l'histoire. Abd-el-Krim va être exilé à la Réunion. Il pense alors que son exil ne va durer que 6 ans, mais il ne sait pas encore qu'il ne reverra jamais son pays.

C'est le 10 octobre 1926 qu'Abd-el-Krim El Kattabi arrive à la Réunion avec une grande partie de sa famille : sa mère, ses deux femmes et leurs enfants, son frère Si M'Hammed et la famille de celui-ci, un oncle, un cousin et des serviteurs, en tout une suite de près de trente-cinq personnes. Si la presse nationale est critique envers lui, la presse et la population locale sont très accueillantes avec lui, qui jouit d'un grand prestige dans le « tiers-monde ». Dans un premier temps, la famille est installée à Château-Morange sur les hauteurs de Saint-Denis. Pendant deux ans, Abd-el-Krim va plutôt rester discret et très peu sortir du domaine.



À bord de « l'amiral Pierre » paquebot des messageries maritimes – arrivée d'Abd-el-Krim et sa famille le 10 octobre 1926 en rade du port de la pointe des Galets.



Sur le remorqueur (accostage au quai du port)

La surveillance d'Abd-el-Krim est confiée au lieutenant Vérines dès l'arrivée de celui-ci à la Réunion. Leurs relations sont très rapidement empreintes d'un climat de confiance réciproque : l'Émir et l'officier français, deux soldats qui connaissent leur passé respectif s'estiment et se respectent. Chef militaire vaincu, mais fier, Abd-el-Krim s'apprivoise lentement au contact de Vérines, qui lui en impose en tant que grand blessé de la « Grande Guerre », et dont il apprécie la ferme courtoisie. Durant onze années, les deux hommes vont se côtoyer très fréquemment, établissant même des rapports privés. Vérines s'attache à faire pénétrer la culture française dans cette famille musulmane. Il fait admettre le fils d'Abd-el-Krim, son neveu et l'un de leurs cousins au Lycée Leconte de Lisle, où ils ne tardent pas à briller. Vérines s'attache à eux au point de les appeler familièrement « mes fils ». Mêmes rapports de confiance avec Si M'Hammed frère d'Abd-el-Krim.



Place du gouverneur à Saint-Denis de la Réunion – arrivée du train amenant la famille et la suite d'Abd-el-Krim du port et embarquement en autobus pour le « château Morange » (résidence)



Abd-el-Krim le jour de son arrivée.

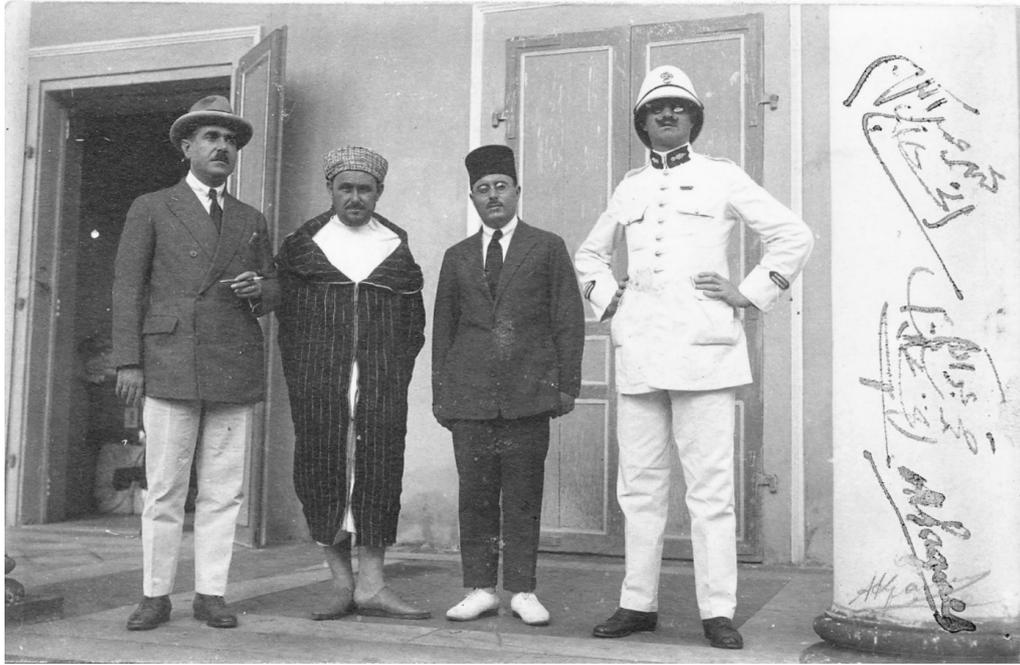


Arrivée et aménagement au « château Morange » (belle façade mais ruine derrière)

Le lieutenant Vérines est promu au grade de capitaine le 1^{er} janvier 1928 et devient le commandant du détachement de gendarmerie de la Réunion. Malgré ses nouvelles charges Vérines a conservé les relations assidues avec Abd-el-Krim et son frère Si M'Hammed. Cet intellectuel cultivé, et qui, avec sa moustache et ses lunettes rondes présente même une certaine ressemblance avec le capitaine, a été élève à l'École Polytechnique espagnole, parle couramment le français, connaît tous les sujets, joue aux échecs avec distinction et est passionné de mathématiques.

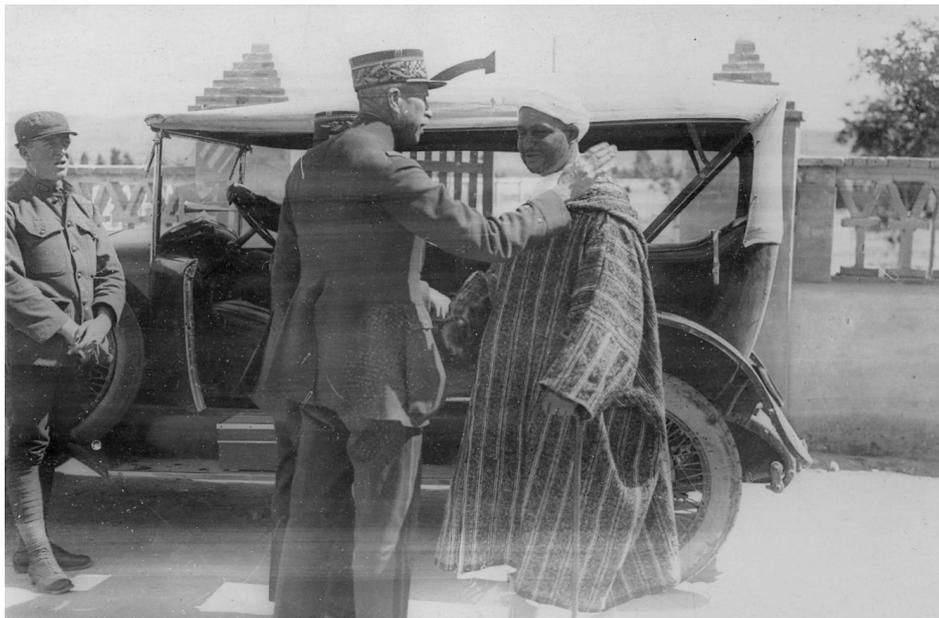


Le « château Morange » à Saint-Denis de la Réunion.



Le capitaine Vérines à droite avec, à son côté Si M'Hammed qui présente même une certaine ressemblance avec lui.

En 1928, à l'occasion d'une visite de plantation de vanille organisée par la capitaine Vérines, le Berbère fait part de son envie de se lancer dans l'agriculture. Un an plus tard, le commandant de la gendarmerie de Saint-Denis parvient à lui trouver une maison typiquement coloniale, une vaste maison blanche à véranda au milieu d'un jardin exubérant, et propice à l'agriculture, baptisée le « Castel Fleuri » au Chaudron. Dès lors, la surveillance se relâche autour de lui. El Kattabi va alors visiter l'île, notamment Ellbourg, la Plaine des Palmistes et Trois-Bassins.



Abd-el-Krim en déplacement dans l'île de la Réunion. (Photo Guy Vérines)



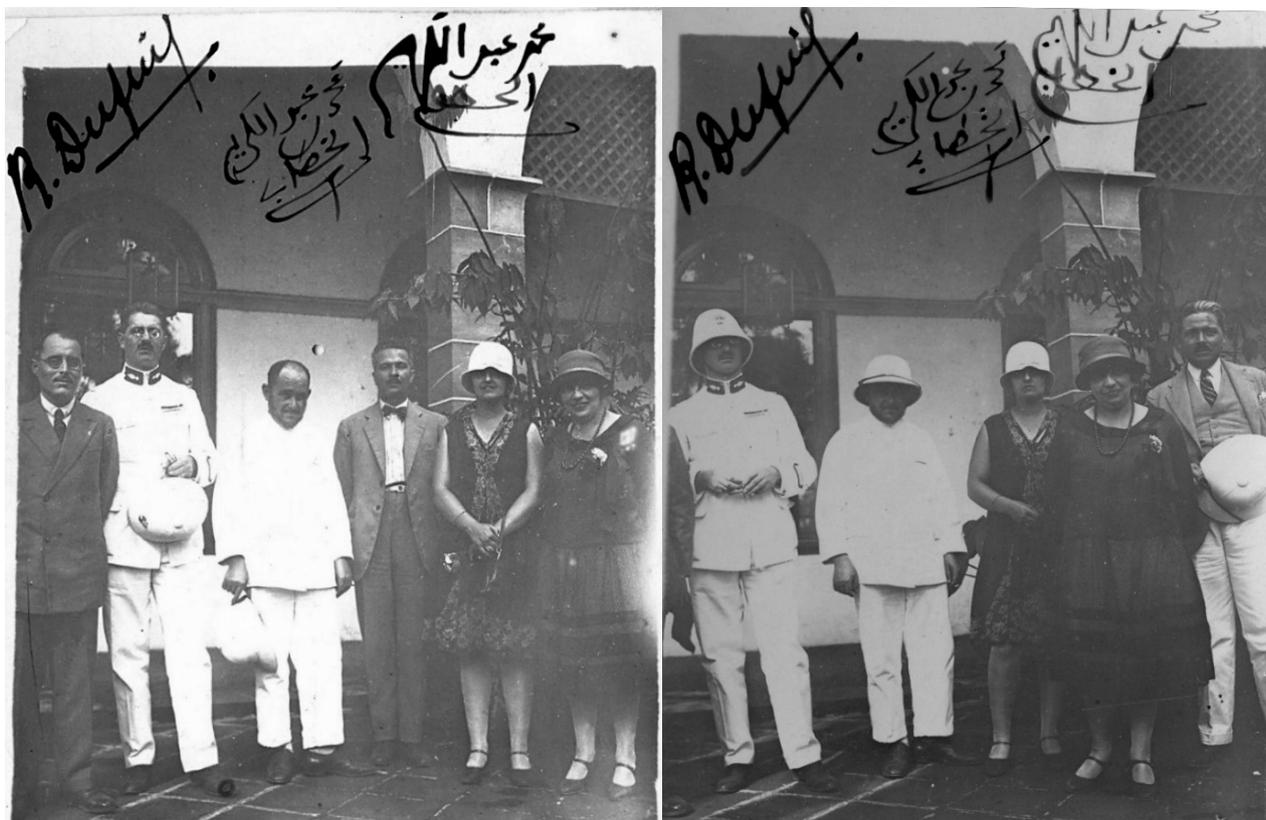
Le « Castel Fleuri » au Chaudron. Le capitaine Vérines avec Abd-el-Krim, son frère Si M'Hammed et leurs serviteurs. (Photo Guy Vérines).

Promenades, excursions, parties de cartes forment autant d'occasion de se connaître et de s'apprécier. Vérines introduit même les jeunes musulmans dans le cercle des Français de l'île. « Les enfants ne sont pas responsables des erreurs de leurs parents » et « les vaincus ont droit au respect », a-t-il coutume de dire. Fréquemment, pour ne pas dire quotidiennement, Vérines se rend au « Castel Fleuri », baigné dans l'atmosphère musulmane et où résonne les accents de la récitation du Coran. Bien que profondément catholique et pratiquant, le capitaine s'intéresse à la religion coranique et à de longues discussions avec celui qui est plus son « hôte » personnel que le prisonnier de la République.



Le capitaine Vérines au « Castel Fleuri » avec Abd-el-Krim à droite, Si M'Hammed à gauche et leurs serviteurs.

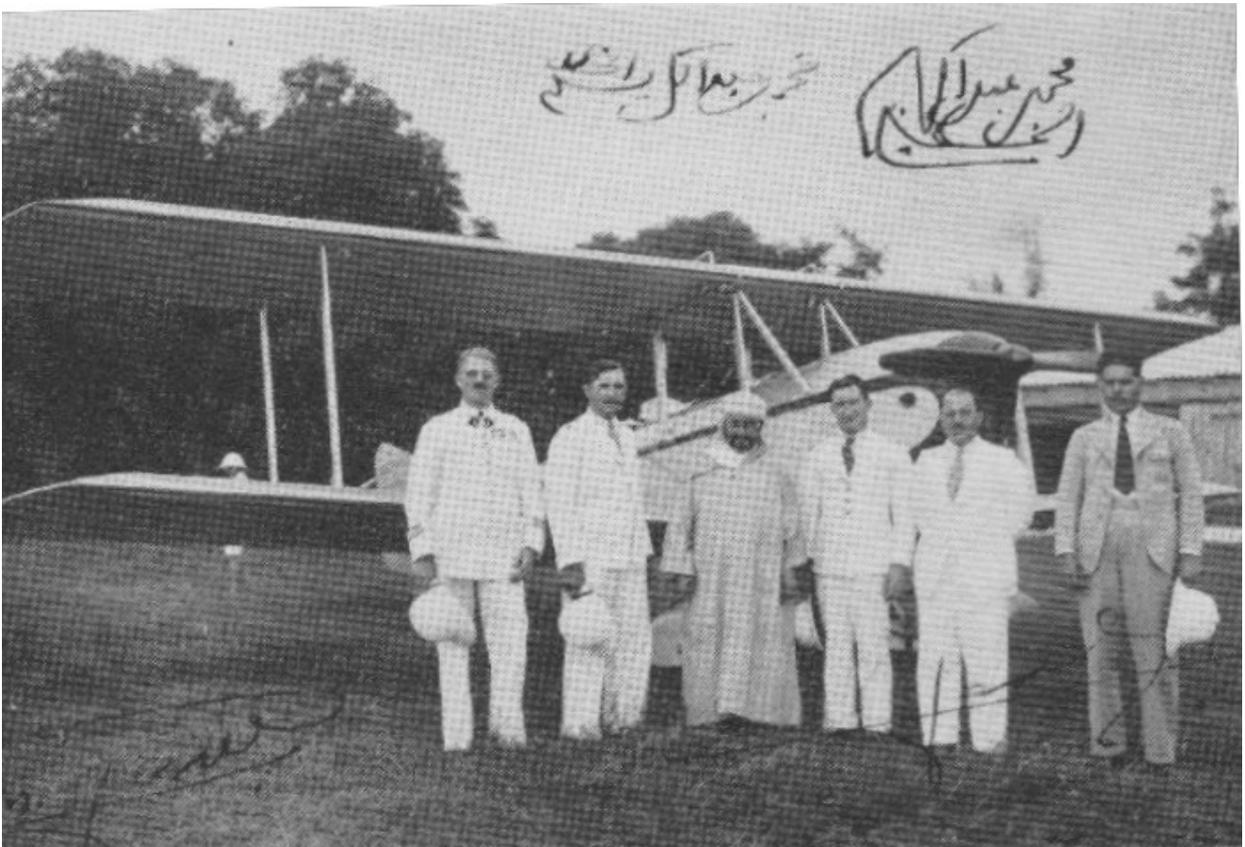
Catholique, Vérines l'est effectivement et il entretient d'excellentes relations avec le clergé réunionnais, auprès duquel son audience est très importante dans un pays presque entièrement catholique. Monseigneur de Beaumont, évêque de l'île, est devenu un de ses amis ; il entreprend avec lui de longues excursions analogues à celles qu'il fait avec ses hôtes de passage. Personnage important de l'île, Vérines l'est incontestablement. Car tant sa courtoisie, que sa culture et sa parfaite connaissance des lieux incitent le Gouverneur à lui demander d'accueillir et de piloter les personnalités qui séjournent à la Réunion. C'est ainsi qu'il accompagne des écrivains renommés comme Pierre Benoit, Roger Martin du Gard ou un peintre célèbre comme Maurice Ménéardeau. Artistes et écrivains ne sont pas les seuls à visiter la Réunion. Deux ans après Pierre Benoit, deux aviateurs, les frères Genet, viennent effectuer des démonstrations à Saint-Denis. Il s'agit d'une grande première, car, à cette époque, il n'existe pas encore de liaison aérienne avec la Réunion, les appareils de navigation manquant de précision et l'île n'étant qu'un point sur l'Océan Indien. Le 1^{er} juin 1935 marque une date dans l'histoire de l'aviation commerciale puisque ce jour-là, Georges Genet effectue la première liaison la Réunion-Madagascar. Pour s'assurer de la justesse de leur cap, les deux aviateurs effectuent des décollages et atterrissages à partir du terrain-prairie de Gillot. C'est l'occasion, pour Abd-el-Krim de faire son baptême de l'air avec le capitaine Vérines.



Le capitaine Vérines et Abd-el-Krim avec des notables de l'île de la Réunion.



La Réunion été 1933 – le capitaine Vérines avec le cinéaste Pierre Benoit au centre – à gauche, le maréchal-des-logis/chef Levoir, le commandant Labeille des messageries maritimes.



Le capitaine Vérines avec les frères Genet et Abd-el-Krim lors d'un baptême de l'air le 1er juin 1935 (collection Guy Vérines)

Vérines est moralement le disciple d'un Gallieni. Pour lui, la mission colonisatrice de la France doit s'exercer essentiellement dans le sens du mieux-être de la communauté locale, dans le respect des mœurs et de la religion. Il donnera le meilleur de lui-même pendant les treize années réunionnaises qui s'écouleront au rythme de la vie coloniale. Le capitaine participe à toutes les manifestations officielles qui marquent la vie de l'île. Ainsi, en août 1935, est fêté le bicentenaire de Port-Louis, capitale de l'île-sœur de la Réunion, l'île Maurice, dominion Britannique. M. Choteau, Gouverneur de la Réunion, invité d'honneur, demande au capitaine Vérines de l'accompagner durant onze jours de ces festivités exceptionnelles. En 1936, Vérines organise l'accueil de la « *Jeanne D'Arc* », croiseur-école. Le caractère fondamentalement généreux du capitaine Vérines donne libre cours dans l'accomplissement d'un métier qui le passionne, au milieu d'une population qu'il a rapidement aimée. Généreux, il l'est aussi dans les détails : ainsi, il paie, sur sa solde, le loyer de deux pauvres gens de Saint-Denis, qui ont pris l'habitude de venir régulièrement, le 30 de chaque mois, chercher l'argent à la villa du capitaine.

En tant que commandant du détachement de gendarmerie de la Réunion, le capitaine Vérines est un des personnages les plus importants de l'île. Tout en étant affable, il sait se faire respecter de ses subordonnés et les faire respecter. C'est au volant de son véhicule qu'il effectue des liaisons dans toute l'île. Ainsi, c'est à partir des Hauts-de-Saint-Denis, c'est-à-dire des villages du Brûlé et du François, vers le Grand-îlet dans le cirque de Salazie, en passant par la plaine des Chicots et la Roche Ecrite qui culmine à 2 273 m qu'il découvre les paysans de ces contrées et leurs difficultés. Si la région est à la fois grandiose et magnifique, les pistes de montagne sont souvent inexistantes. Les habitants des villages dans les coins les plus reculés, éprouvent la plus grandes des difficultés à apporter le produit de leur culture sur les marchés. Bien souvent, trop souvent, des chargements entiers sont perdus dans les chutes inévitables. Sitôt rentré, Vérines, qui a lui-même fait l'expérience des difficultés rencontrées par les paysans, fait un rapport au Gouverneur, réclamant l'ouverture d'une piste accessible facilitant les liaisons montagnardes, et donc les échanges économiques.



Sur une piste de l'île – le capitaine Vérines au volant de son véhicule de service
(Photo collection privée Guy Vérines)

Les inspections, sont aussi, pour Vérines, l'occasion non seulement de montrer ses réalisations et la bonne tenue de ses troupes, mais encore de connaître ses chefs qui, dans cette atmosphère particulière de l'avant-guerre, dans une colonie très éloignée de la Métropole, entretiennent naturellement des liens plus étroits avec les commandants d'unité. Il reçoit à plusieurs reprises le général Abadie, commandant supérieur des troupes du Groupe de l'Afrique Orientale ainsi que le lieutenant-colonel Dordor et le colonel Lelong. C'est ce dernier qui, le 14 mars 1937, remet au capitaine Vérines les insignes d'officier de la Légion d'Honneur, grade auquel il a été promu le 17 décembre 1936.

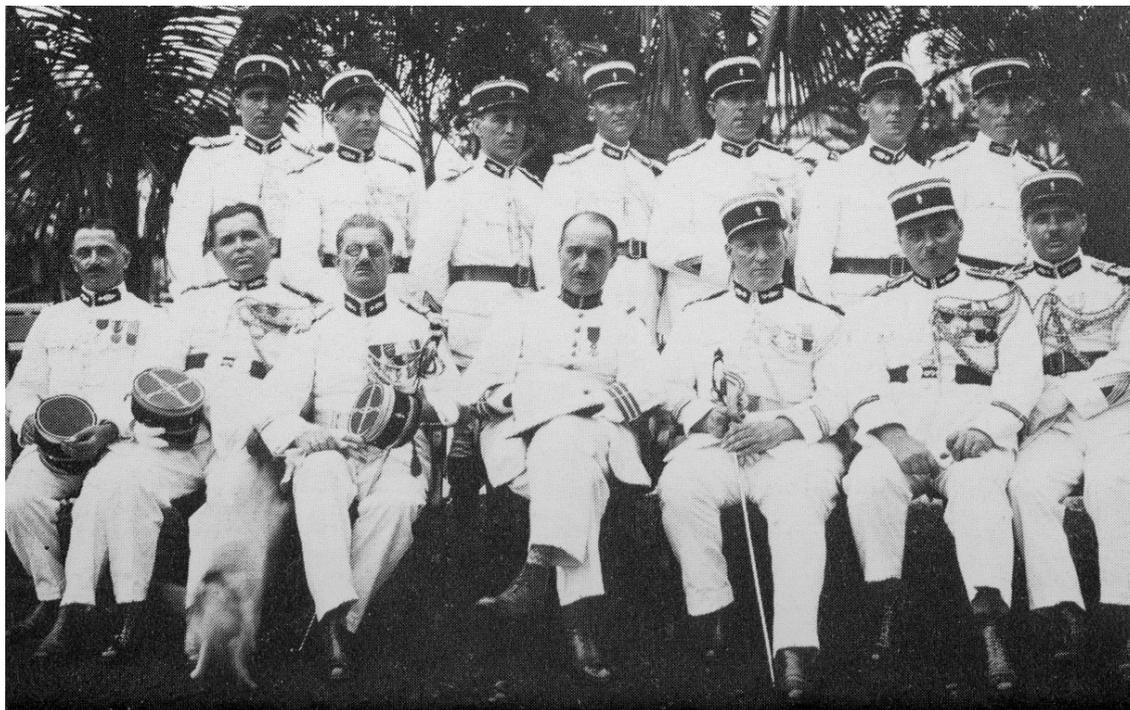


Île de la Réunion, le 14 mars 1937. Le colonel Lelong remet au capitaine Jean Vérines, la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, devant la statue de Roland Garros. (Photo collection privée de Guy Vérines).

La remise de cette décoration est annonciatrice de la fin du second séjour réunionnais du capitaine Vérines. Il sait que son retour approche. Le 25 juin, il est promu chef d'escadron. Il se consacre maintenant à ses préparatifs de départ. Les réceptions succèdent aux banquets et les banquets aux réceptions. Treize années de présence ne peuvent s'achever dans l'indifférence, particulièrement lorsque celui qui part à la personnalité d'un Jean Vérines. Le 23 juillet, ses hommes lui offrent un diner d'adieu à l'hôtel Moderne et le chef Pascal, doyen des chefs de brigade (il commande celle de Saint Paul) lui adresse les mots d'usage, mais qui émeuvent particulièrement Vérines :

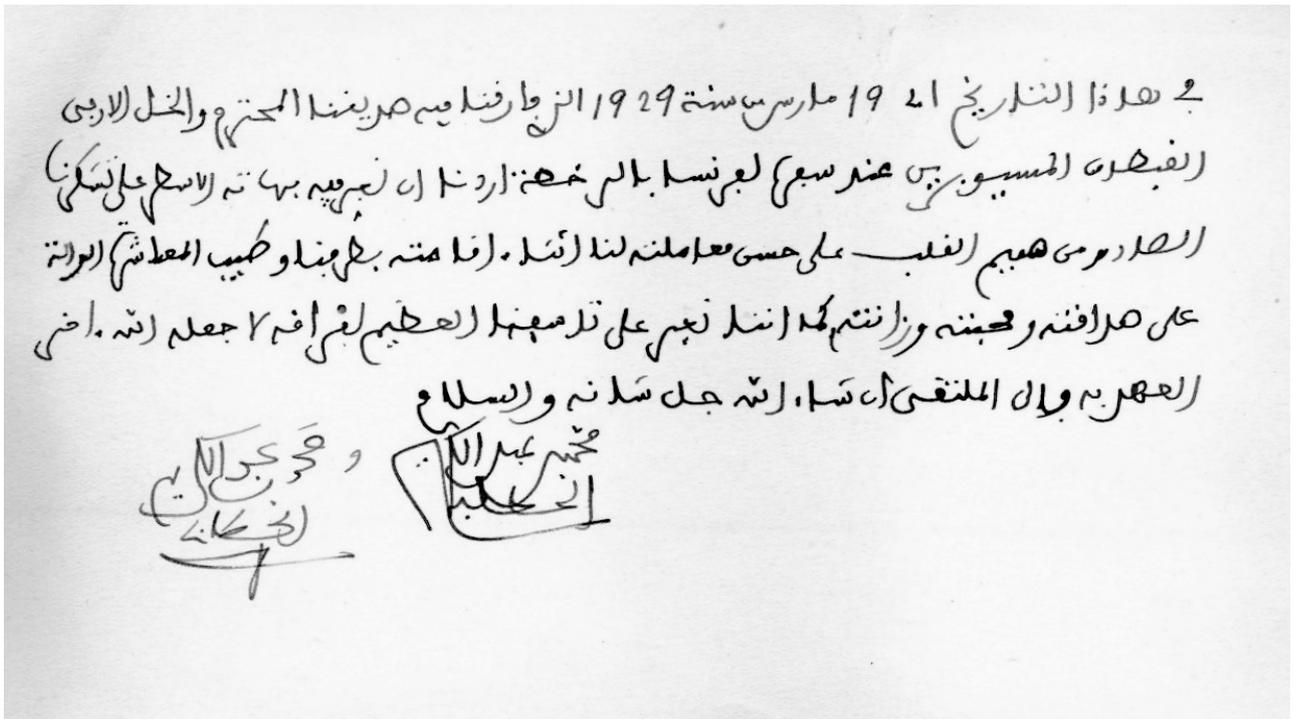
« [...] Si tout récemment nous applaudissions de tout cœur à votre avancement si mérité par une carrière particulièrement bien remplie, nous ne réalisons pas nettement les conséquences de cet avancement. En effet, votre bon cœur, votre abord toujours affable, vos conseils éclairés que vous n'avez cessé de nous prodiguer pendant vos longues années de commandement et en toute occasion, votre méthode de commander, de diriger, votre attention particulièrement bienveillante sur la situation matérielle et morale de chacun de nous, avait créé une atmosphère de confiance pleine et entière, dont vous pouvez à juste titre vous montrer fier. Votre exemple, modèle du devoir en toutes circonstances, votre mépris total du danger, vos enseignements enfin, resteront à jamais

gravés dans notre mémoire et dans nos cœurs. L'impulsion heureuse que vous avez su donner, ne sera pas perdue, mais continue, je vous en donne l'assurance. Dans le nouveau commandement qui va vous échoir dans la Métropole après votre congé, nous vous souhaitons toute satisfaction et formons des vœux pour que vous y trouviez des hommes qui sachent vous comprendre et vous aimer comme vous ont compris et aimé ceux que vous allez quitter. Ceux-là vous garderont, soyez en assuré, toute leur affection, tout leur attachement [...] ».



Le chef d'escadron Vérines et un partie de ses subordonnés du détachement de gendarmerie de la Réunion (Photo collection privée de Guy Vérines).

Huit jours plus tard, le 4 août 1937, Vérines quitte définitivement la Réunion. Le train qui l'emmène vers le port s'arrête spécialement sur la place du Gouverneur à Saint-Denis (là où le 10 octobre 1926 il avait accueilli l'Émir du Rif Abd-el-Krim et sa suite), pour permettre à chacun de le saluer une dernière fois. Les nombreux fonctionnaires, coiffés du casque colonial, se pressent autour de celui qui s'en va. Des femmes lui offrent des fleurs. À considérer, aujourd'hui, les photographies prises ce jour-là, on ne peut que constater la véritable popularité dont jouissait cet officier de gendarmerie. Le train repart, se dirigeant à vitesse réduite vers le port de la Pointe des Galets. Au large, le steamer-ship le « Chantilly », des Messageries Maritimes, est sous pression. L'embarcadère est noir de monde. Nombreux sont ceux qui ont tenu à venir dire adieu au compagnon des bons ou mauvais jours, au confident, à l'ami. Parmi eux, suprême marque de reconnaissance et d'attachement, Abd-el-Krim, le prisonnier, l'exilé, venu saluer son gardien.



Écrit d'Abd-el-Krim à son confident et ami le capitaine Vérines (Archives de Guy Vérines).

Le commandant Vérines serre une dernière fois les mains, échange saluts et accolades, puis embarque sur une vedette qui, moteur tournant, met le cap sur le large. Vérines se tient auprès du pavillon tricolore, figé au garde à vous, saluant longuement la terre qui s'éloigne. Du dernier carré de fidèles, des mains, des mouchoirs s'agitent. Que pense-t-il, Jean Vérines ? Il est en fait terriblement ému. Les treize années qui s'achèvent auront marqué son existence, au-delà même de sa carrière, d'une trace indélébile. Certes en France, il va retrouver son épouse et son fils cadet, sourd-muet, qui ont dû regagner la Métropole voici cinq ans. Vérines en éprouve une immense joie de père et d'époux, car la vie ici, seul avec son fils Guy, malgré les amis, les nombreuses activités, le service, était bien souvent esseulée sur le plan familial. Mais cette terre qu'il a profondément aimée, ces Réunionnais qu'il croit avoir bien compris et surtout son ami Abd-el-Krim avec qui il a passé de nombreuses heures, lui laissent au cœur une nostalgie qui ne s'éteindra véritablement jamais. Le « Chantilly » s'éloigne à pleine vapeur. Sur le pont, immobile, le commandant Vérines songe à son passé. Il ignore encore que le steamer-ship l'emmène vers son destin.



le 4 août 1937, embarquement du chef d'escadron Vérines sur une chaloupe au port de la Pointe des Galets



Saint-Denis de la Réunion en 1932. À gauche, Madame Revest, fidèle amie de la famille Vélines. Au centre, le fils sourd-muet qui rentre en France avec sa mère.

Après un congé de cinq mois, le chef d'escadron Vélines est affecté à la Garde républicaine de Paris qui fait partie intégrante de la gendarmerie depuis 1933. Dans cette unité, il assume le commandement du 3^e bataillon à la caserne du Prince-Eugène, place de la République, pour compter du 1^{er} février 1938. Comme auparavant à la Réunion, Vélines prend contact avec ses hommes. Et, chez un être comme Vélines, « prendre contact » n'est pas un vain mot. Il s'impose immédiatement à chacun d'entre eux, non seulement par sa prestance, mais par sa bienveillance. Les méthodes naturelles qui sont les siennes et qui lui ont valu tant d'estime et de regrets de la part de ses gendarmes réunionnais, il va, tout aussi naturellement, les appliquer dans le cadre de son commandement. Tout en continuant à assurer les tâches abondantes de sa mission quotidienne, Jean Vélines va se montrer un novateur, mieux un créateur. Sportif convaincu, Vélines, devient tout naturellement directeur des sports de la Garde républicaine. À ce titre, il préside les commissions, les jurys d'examen, organise toutes les activités sportives de l'unité. Or, un jour de 1938, il remarque un jeune garde taillé en athlète. Il s'entretient rapidement avec lui et lui pose cette question : Voulez-vous créer une section de gymnastique ? Le garde répond par l'affirmative et se met immédiatement à l'ouvrage : Il crée, avec le titre de moniteur-chef une section de gymnastique qui va devenir célèbre. Vélines ne s'intéresse pas qu'à la gymnastique, mais à toutes les disciplines, et il suit en particulier de très près les équipes de football et de Rugby de la Garde, cette dernière lui donnant la satisfaction de parvenir à la demi-finale du championnat de France militaire 1938/1939.

L'Europe et la France vivent alors les derniers mois de paix : le conflit armé avec l'Allemagne du III^e Reich paraît de plus en plus probable. La guerre éclate le 2 septembre 1939. La France capitule et puis, le 13 juin 1940 au matin, arrive l'événement redouté : Paris est déclaré « ville ouverte », en d'autres termes, elle ne sera pas défendue, l'ennemi y entrera librement. Certes, cette mesure sauve la capitale de la destruction inévitable, des combats de rue et des morts qui sont le lot de cette forme de combat. Mais quelle humiliation, quelle douleur pour ceux qui sont des soldats, et qui refusent de voir leur pays écrasé comme il ne l'a jamais été dans son histoire militaire. Atterré, le chef d'escadron Vérines s'enferme dans son bureau, prend une feuille de papier. Il écrit à son fils Guy :

Paris ce 13 Juin
 Petit Guy
 deux mots à la hâte car je vais
 être fait prisonnier — sache et donne
 la parole de cent à Paris sans combattre
 ...
 Courage petit et j'aimerais tellement
 te voir.
 Au cas où la lettre n'arriverait pas
 même temps à maman et à papa
 écrite au cas parviendrait pas. tu le
 leur pas savoir.
 Peux-tu aller à Paris. Je
 pense de tout à toi ainsi que de
 cent. - - mais le général ne peut pas
 et non parle avec lui.
 A bientôt petit Guy. Je t'embrasse
 de tout mon cœur tout à fait
 M. papa Jean

Lettre de Jean Vérines à son fils Guy écrite le 13 juin 1940 (Document authentique provenant des archives de Guy Vérines).

Lettre plus qu'émouvante. Déchirante. Dans laquelle, sous les mots de tendresse paternelle retenue avec pudeur, perce la colère, la honte du soldat, contraint d'obéir aux ordres, alors que tout son passé, son sens de l'honneur militaire, son caractère enfin, ne le poussent qu'à une seule chose : combattre, résister à l'ennemi, mourir s'il le faut, mais ne pas rester ainsi, l'arme au pied, en spectateur de la défaite. Combien d'officiers français ont-ils ainsi sacrifié toute leur existence, dans ces jours décisifs, au terrible « honneur de servir », obéissant à un ordre qui les révoltait au plus profond d'eux-mêmes ! Grandeur et servitudes militaires. La caserne Prince-Eugène est occupée par les soldats de la *Wehrmacht* le 14 juin 1940. Vérines ne se résigne pas à la défaite et tourne rapidement ses regards non vers la ville de cure de l'Allier, mais au-delà de la Manche, vers la capitale britannique d'où une voix s'est élevée : celle du général de Gaulle qui lance son appel à résister. Vérines a-t-il ou pas entendu cet appel à la résistance ? Peu importe, mais ce qui est sûr, c'est qu'il est au courant de son contenu, de sa signification. Pour lui, comme de la quasi-totalité de la population française, la France n'a pas perdu la guerre, mais simplement une bataille. Il faut résister, se battre dans l'ombre contre l'ennemi, afin de pouvoir, ensuite, reprendre le combat et chasser l'occupant allemand !

C'est ainsi que l'esprit de résistance s'installe chez Vérines. Et cet esprit, il l'insuffle immédiatement à ceux qui l'entourent. Non loin de la caserne Prince-Eugène occupée par les soldats allemands, Vérines se rend régulièrement à la brasserie « *La Chope de l'Est* », située boulevard de Strasbourg, à proximité de la gare de l'Est. Là, dans un sous-sol qui va devenir sous peu un lieu de rendez-vous clandestin, les anciens combattants du 147^e régiment se retrouvent. Un soir d'août 1940, un mois à peine après la défaite, Vérines fait une rencontre décisive, celle d'un officier d'artillerie, un ancien de Narvik, le lieutenant-colonel Maurice Duclos, arrivé récemment de Londres. Sa mission est de constituer un réseau de renseignement et Saint-Jacques ; c'est le nom de code de Maurice Duclos, a déjà rencontré à Paris, voici quelques jours à peine, un ami qu'il fait connaître à Jean Vérines. Le réseau « *Saint-Jacques* » est né. Dans ce réseau, les missions de Vérines sont, outre de diffuser des journaux clandestins (*Pantagruel*, *Valmy*), de collecter des renseignements d'ordre militaire, politique et économique, mais aussi de noyauter des cadres de la gendarmerie et de la Garde républicaine. Le sous-réseau « *Jean Vérines* », composé de gardes républicains et de gendarmes, s'applique à glaner le maximum de renseignements afin de les transmettre au plus vite à Londres. Le sous-réseau « *Vérines* » fonctionne maintenant depuis un an ; il a fourni de nombreux renseignements à Londres, et est l'une des composantes essentielles du réseau *Saint-Jacques* ». L'été 1941 va cependant marquer le début du drame qui, en quelques mois, va mener à son démantèlement.

En effet, le 7 août 1941, suite à une trahison, la Gestapo arrête plusieurs membres du réseau « *Saint-Jacques* » et pendant plus de deux mois elle va poursuivre ses coups de filet. Le 10 octobre 1941, deux officiers de la *Feld-Gendarmerie* font irruption dans le bureau du chef d'escadron Vérines et l'arrêtent. Après avoir été incarcéré à la prison de Fresne et mis au secret, il est déporté en Allemagne. Le 11 décembre 1941, il est conduit à la prison de Düsseldorf, avec le matricule N.N. 401. Le régime est celui du secret le temps de l'instruction qui dure près d'un an. Le commandant ne reçoit rien, aucun courrier, aucun colis de la Croix rouge. Ses lettres ne parviendront jamais à sa femme. La cécité l'atteint au fur et à mesure de son amaigrissement dû à la faim jusqu'à devenir totale. L'abbé Roger Derry, membre du réseau « *Saint-Jacques* », aussi prisonnier est d'un grand réconfort pour Vérines, profondément croyant. Les deux hommes ne se font pas d'illusion sur leur destin. Le 23 août le procès intervient, le verdict des juges du *Volksgeschichtshof* (Tribunal du peuple) de Berlin tombe sans appel ; la peine de mort. Le commandant, ancien de 14, comme le reste des condamnés, refuse de signer un recours en grâce adressé à Hitler. Durant trois semaines qui vont précéder l'exécution, ils sont classés « *Nacht und Nebel* » Nuit et brouillard, ce qui signifie qu'ils sont destinés à la disparition. Ils sont transférés à la prison de Cologne, le 20 septembre 1943. Ils font escale à Rheinbach. Cologne est l'ultime lieu de leur calvaire. Un mois plus tard, le 20 octobre 1943, Jean Vérines, en tenue d'officier de la Garde républicaine est amené devant le poteau d'exécution. Il refuse d'avoir les mains liées et les yeux bandés. Il se redresse. De sa main gauche, il montre aux soldats son cœur. L'officier lève son sabre. Le commandant Vérines crie « Vive la France ! quelle vive ! ». L'ordre rauque ordonne l'ouverture du feu « Feuer ». Le corps, déposé dans un cercueil, est aussitôt emmené au cimetière de l'Ouest, accompagné du seul père Gertgès qui prononce une dernière prière sur la tombe anonyme. Les « *Nacht und Nebel* » ne doivent pas être identifiées. Mais le prêtre, chez lui, cache un plan du cimetière. Au jour le jour, il note soigneusement le nom de ceux dont il a béni la sépulture et la place exacte où leur corps a été enterré. En ce jour d'octobre 1943, deux tombes, côte à côte : celles de l'abbé Derry et chef d'escadron Vérines.

Le 1^{er} septembre 1945, le chef d'escadron Jean Vérines est promu, à titre posthume, lieutenant-colonel pour prendre rang du 25 décembre 1941. Le 24 avril 1946, la médaille de la Résistance lui est attribuée et le 27 mai 1947 il est cité à l'ordre de l'Armée comprenant l'attribution de la croix de guerre avec palme. Le 28 juin 1947, la décision est prise de donner son nom à la caserne Prince-Eugène, et le 28 février 1948, la promotion de l'École d'officiers de la gendarmerie nationale de Melun prend le nom de « Promotion Vérines ». Le cercueil de Jean Vérines est ramené en France au mois d'octobre 1948. Les honneurs militaires lui sont rendus à Strasbourg le 5 octobre, puis à Paris, aux invalides, le 11 octobre. La dépouille du lieutenant-colonel Vérines part ensuite pour

Malemort, près de Brive, lieu de résidence familiale et, le 13 octobre, a lieu l'inhumation dans la sépulture Tournier-Vérines. La Réunion, elle aussi, se souvient. Le 8 septembre 1952, la caserne de gendarmerie de Saint-Denis prend le nom de Caserne Vérines. Ultime manifestation officielle de reconnaissance, le 2 juillet 1954, la ville de Brive-la-Gaillarde décide de donner le nom du lieutenant-colonel Jean Vérines à l'une des nouvelles artères de la ville.

Mais, pendant toute cette période, qu'est devenu l'Émir du Rif Abd-el-Krim l'exilé à la Réunion, l'ami et le confident de son gardien le capitaine Vérines ? Après le départ de ce dernier, Abd-el-Krim se rapproche de Raymond, le patriarche de la famille Vergès, responsable de la départementalisation de l'île (1946), leader du parti communiste, avec lequel ses idées politiques convergent. Leurs sujets de conversation favoris ? La guerre du Rif et le colonialisme. Pour autant, l'Émir n'a jamais été tenté de faire de la politique. Contrairement, par exemple, au prince vietnamien Vinh San, lui aussi contraint à l'exil par la France. Un peu avant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), Abd-el-Krim El Khattabi achète sa propre maison de type créole aux Trois-Bassins. Alors que l'île subit un blocus à partir de 1940, qui appauvrit la population, l'Émir se lance dans la culture du bois et du géranium pour subvenir aux besoins de sa famille. Le tout avec l'aide du capitaine Parriaux, le remplaçant du capitaine Vérines. La famille El Khattabi transforme le géranium en huile essentielle et la vend dans une boutique de Saint-Denis. À la Réunion, c'est la plante la plus distillée, car particulièrement efficace contre les piqûres d'insectes (entre autres) et prisée par les parfumeurs ou les cosmétologues du monde entier.

En 1947, ayant finalement eu l'autorisation de s'installer dans le Sud de la France, Abd-el-Krim embarque, avec 52 personnes de son entourage et le cercueil de sa grand-mère, à bord du « *Katoomba* », un navire des Messageries maritimes en provenance d'Afrique du Sud et à destination de Marseille. Arrivé à Suez où le bateau fait escale, il réussit à s'échapper et passe la fin de sa vie en Égypte où il va nourrir au Caire en 1963.

C'est ainsi que se termine l'histoire de ces deux hommes qui ont combattu sans relâche pour la paix et la liberté : l'un, l'officier de gendarmerie Jean Vérines (catholique) et l'autre, l'Émir du Rif Abd-el-Krim El Khaffati l'exilé à la Réunion (musulman).



le chef d'escadron Jean Vérines portant la tenue de la Garde républicaine.
C'est dans cette tenue qu'il a été fusillé le 20 octobre 1943.



l'Émir du Rif Abd-el-Krim

Mohamed Ben Abd-el-Krim, M'Hamed Ben Abd-el-Krim et Abessalam Ben Mohamed. Leurs enfants, leurs familles et leur suite prient les Réunionnais de trouver ici les sentiments de leur gratitude pour l'hospitalité et le bon accueil qu'ils ont reçus pendant leur long séjour dans leur charmant pays pour lequel, ils garderont le meilleur souvenir et de l'amitié. Ils forment les vœux les plus sincères pour la prospérité et le bonheur de la Réunion et de la France.

Le Progrès, lundi 28 avril 1947



À la Réunion, le capitaine Vérines à cheval. (Collection privée Guy Vérines)